

## Juifs et Canadiens français

Naïm Kattan

Volume 37, numéro 3, 2001

Écriture et judéité au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (2001). Juifs et Canadiens français. *Études françaises*, 37(3), 101–109.  
<https://doi.org/10.7202/008375ar>

# Juifs et Canadiens français

NAÏM KATTAN

Sans tomber dans un récit anecdotique, je voudrais parler des rapports entre Juifs et Canadiens français à partir d'une expérience personnelle. J'ai été partie prenante de ces liens et, bien que modestement, en ai été un sujet actif.

J'ai débarqué à Montréal en 1954 dans l'intention de gagner l'Amérique et, ayant étudié la littérature française à la Sorbonne, j'avais choisi l'Amérique française comme destination et Montréal comme point d'arrivée.

Je suis un Juif de Bagdad, appartenant, par conséquent, à l'une des communautés juives les plus anciennes, intégrée depuis des siècles à un territoire qui a plusieurs fois changé de maîtres et qui fut le foyer de maints empires et royaumes. J'ai connu plus tard, à Paris et ailleurs en Europe, des Juifs occidentaux, parfois des survivants échappés miraculeusement aux camps de concentration et aux chambres à gaz mais aussi aux occupants allemands qui les pourchassaient. À Paris, j'aurais pu taire mon origine juive. Quand j'y suis arrivé, les souvenirs de l'Occupation, des rafles et le port obligatoire de l'étoile jaune, emblème de la discrimination et de l'exclusion, étaient encore vifs et incitaient certains à le faire. De plus, à Paris, on n'avait généralement pas l'habitude d'afficher sa religion même quand on appartenait à la majorité catholique.

Je fus confronté, dès mon arrivée à Montréal, à une réalité différente. Chacun arborait, naturellement, tel un emblème, son origine et son appartenance. On était Canadien français ou Canadien anglais, Juif, Italien, Grec ou Ukrainien. Composantes qui émergeaient également dans un découpage de la ville en quartiers canadien-français, canadien-

anglais, juif, italien ou grec. Cela me semblait, de prime abord, à la fois rassurant et inquiétant, et cela me ramenait à mon Bagdad natal, ville découpée en quartiers distincts : musulman chiïte, musulman sunnite, chrétien chaldéen, juif, arménien.

Juif de naissance, il était normal à Bagdad que je sois perçu comme tel. À Paris, c'était un choix car je pouvais me dissimuler sous un visage autre, celui d'un chrétien ou celui d'un musulman. À Montréal, j'ai dû réitérer mon choix et lui donner une nouvelle précision : choix de quartier, de milieu et de profession.

Sans m'en rendre bien compte, j'assistais à la fin d'une période dans la vie des Juifs et des Canadiens français. Les Juifs vivaient en communauté, disposaient de leurs écoles, hôpitaux, organismes d'aide aux immigrants, sans parler des lieux de culte, des synagogues. Les aînés s'exprimaient encore en yiddish, langue qui disposait d'un journal quotidien, le *Kanader Adler*, d'institutions d'enseignement et apparaissait à certains comme celle de la fidélité sinon de l'authenticité. Elle était, de toute façon, celle qui exprimait un particularisme. Les jeunes qui fréquentaient les écoles publiques protestantes (les écoles catholiques leur étant fermées) ainsi que l'Université McGill ou le collège Sir George Williams (devenu plus tard l'Université Concordia) parlaient déjà mal la langue du foyer et la réservaient, le plus souvent, aux échanges avec les grands-parents. Adoptant l'anglais, ils apparaissaient pour les uns comme des affranchis, des modernes et, nés au Canada, s'intégraient au pays sans avoir besoin de préciser lequel, alors que pour d'autres, ils étaient sinon des traîtres du moins des déloyaux, honteux de leur origine.

Ce fut cette communauté qui m'ouvrit les portes du pays et de la ville. Franchissant les écrans des coutumes, des traditions alimentaires et de langue, j'y ai retrouvé ce qui, dans le judaïsme, nous est commun : le même Livre, le même texte, les mêmes prières et une histoire commune même si des catastrophes, des désastres, avaient frappé des communautés bien éloignées. Période charnière de la vie juive, la mémoire de la plus grande horreur de notre histoire et, en même temps, la montée de l'espoir, l'attente du renouveau sinon d'une renaissance par l'établissement de l'État d'Israël, encore à son enfance, à la période de ferveur et de promesse.

Fort de mon expérience irakienne, j'ai pu sentir, de l'intérieur, le tissu de la société montréalaise. À Bagdad, j'ai cherché à échapper au piège de l'emprisonnement au sein d'un groupe fut-il la communauté de l'origine. Avec des amis musulmans, j'avais participé à la fondation

de revues littéraires, pris part à la naissance d'une littérature, apprenant ainsi, par la pratique, à traverser les frontières.

À Montréal, je tentais d'échapper aux mêmes relégations, aux mêmes recroquevillements dans la spécificité et le particularisme. Pour les Canadiens français de l'époque, je n'étais pas seulement différent, j'étais singulier : un jeune homme qui quitte volontairement Paris pour s'installer à Montréal, doublé d'un Juif qui se déclare francophone. Vous avez quitté Paris ? Pourquoi Montréal ? Juif, oui, mais parlant français, vous appartenez bien à une paroisse ? Deux interrogations qui m'ont mis sur la piste de ce qu'étaient les Canadiens français à ce moment-là. Peuple catholique, certes, mais qui se définissait par la paroisse en tant qu'entité sociale. Et voici qu'un étranger à la religion et à la communauté sociale adopte la langue du groupe. Pour une minorité sur la défensive, cela pouvait représenter une menace. Or, je suis arrivé au moment où l'édifice, coulé auparavant dans le béton, commençait à craquer. Fissures nombreuses qui annonçaient une brisure. D'abord les survivants ne se contentaient plus de survivre. Ils étaient assez nombreux, suffisamment vigoureux et commençaient à disposer de moyens qui leur permettaient de franchir des murs qui n'étaient plus que des écrans protecteurs les empêchant de respirer l'air du large.

Les premiers coups qui ébranlaient la clôture venaient de ses propres gardiens. L'élite intellectuelle de l'époque était, en grande partie, cléricale. Et le clergé ne parlait plus d'une voix unique. Grâce au *Cercle juif de langue française*, à ses réunions mensuelles et à son bulletin dont j'avais pris la direction, j'ai pu approcher et parfois fréquenter la nouvelle élite. Le clergé était présent dans les diverses disciplines : littérature, philosophie, psychologie, sociologie et en donnait le ton. Mais les étudiants, tout en se déclarant chrétiens, n'avaient plus besoin de porter la soutane pour occuper un poste dans l'enseignement.

Rejoignant la radio, la télévision ouvrait la porte à une expression diverse et libre. Et cette fois c'était le Canada anglais qui donnait le ton. De sorte que l'autorité de l'Église se faisait de moins en moins sentir. L'autarcie de Duplessis était secouée. Des voix nouvelles, fortes et libres se faisaient entendre. Quelques années auparavant, Borduas, presque un précurseur, a dû payer le prix de son courage. Cependant, on ne pouvait pas faire taire la télévision. Des analyses, des appels au renouveau, y avaient pour protagonistes des André Laurendeau, René Lévesque, Judith Jasmin, Gérard Pelletier, Jean-Louis Gagnon, Pierre Elliott Trudeau, etc. La nouvelle élite commençait à occuper la place : accueillante, ouverte, assoiffée de liberté. J'ai eu la chance, à cette

époque, de participer à diverses émissions et de fréquenter ces hommes et ces femmes. Juif, j'exprimais la diversité et ma différence qui, loin d'être une menace, était une indication et un signal d'ouverture. Sans nier mon origine, je tenais cependant à parler en mon propre nom.

En quelques années, les rangs du clergé étaient devenus clairsemés et ses membres étaient de moins en moins nombreux.

En ce temps-là, deux événements marquaient la conscience de tout Juif. La Shoah et l'État d'Israël contribuaient à modifier, du même coup, le regard des Canadiens français à leur endroit. René Lévesque m'a dit qu'avoir vu de ses yeux propres, en tant que correspondant de guerre, un camp de concentration l'avait immunisé contre tout racisme et toute xénophobie. Gérard Filion, directeur du *Devoir*, était rentré d'un voyage en Israël plein d'un enthousiasme qu'il a exprimé dans une série d'articles.

C'était aussi l'époque où un nationalisme nouveau émergeait. Les Juifs se rappelaient de celui qui, vingt ou trente ans auparavant, les prenait pour cible comme ennemis ou adversaires. Influencé par Charles Maurras et par un clergé qui prévenait du haut de ses chaires contre la menace des Juifs, le nationalisme des années trente avait de nets relents antisémites. Il comptait aussi ses extrémistes. Adrien Arcand, disciple des nazis, formait des troupes de choc qui, à l'occasion des manifestations contre la conscription, brisaient les vitrines de magasins juifs du boulevard Saint-Laurent.

À ses tous débuts le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) considérait Israël comme un exemple et je me souviens que le Consul général d'Israël, évitant de se mêler de politique canadienne, déclina l'invitation de décrire devant ce groupe les conditions qui avaient présidé à la naissance de l'État d'Israël. Tout en appuyant Israël, les Juifs craignaient tout nationalisme dont les dérives évoquaient dans leur esprit les pénibles souvenirs d'un passé récent. En dehors de la religion, les deux groupes, économiquement minoritaires, s'affrontaient dans le champ du petit commerce. Les curés et la Société Saint-Jean Baptiste exhortaient les Canadiens français à « l'achat chez nous » et à favoriser les épiciers et les commerçants de leur groupe de préférence aux Juifs. Ce fut cependant un épicier juif, Steinberg qui, le premier, mit sur pied une chaîne d'épicerie puis de magasins de grande surface. Ses concurrents étaient les chaînes A&P (Atlantic and Pacific), dirigée par des Canadiens anglais, et surtout IGA, dirigée par la famille juive Loeb d'Ottawa. Les épiciers canadiens-français ont com-

mencé à se grouper sous l'enseigne de la famille Mailhot qui donna plus tard naissance à la chaîne Métro. Cependant l'avenir ne se trouvait plus principalement dans l'épicerie mais dans les collèges et les universités. Les enfants de colporteurs, d'ouvriers du textile et d'épiciers juifs commençaient à frapper aux portes des universités. Sortant des écoles protestantes anglophones, ils se dirigeaient vers McGill. Ce ne fut point facile alors et le docteur Goldbloom, père de Victor Goldbloom, lui-même médecin mais aussi ministre de Robert Bourassa dans les années soixante-dix, avant d'occuper le poste de commissaire aux langues officielles au niveau fédéral, raconte dans son roman autobiographique, *Mariette*, les difficultés qu'il avait éprouvées à se faire admettre en médecine à McGill, à y faire ses études avant d'y enseigner.

Le rapport Parent a ouvert les portes des collèges à une jeunesse qui ne se contentait plus comme ses parents des emplois de cultivateurs et d'ouvriers. Ceux qui auparavant quittaient les collèges classiques formaient l'élite, en partie cléricale, mais aussi les futurs notaires et avocats. Désormais les cégeps formaient aussi, en plus grand nombre, de futurs ingénieurs et hommes d'affaires en plus de médecins et de toute une classe de professionnels : psychologues, sociologues, économistes, etc.

Les Juifs qui quittaient l'université s'intégraient aux grandes entreprises nationales qui, souvent, avaient leur siège social à Montréal. À leur tour, des Juifs mettaient sur pied leurs propres entreprises. En plus des Steinberg, il y avait les Bronfman pour les spiritueux, les Pascal pour les meubles et maints fabricants de vêtements.

La Révolution tranquille transforma le gouvernement du Québec en employeur qui devint rapidement le plus grand fournisseur d'emplois au Québec. Il créa une fonction publique moderne, compétente et nombreuse, mais aussi des entreprises publiques telles qu'Hydro-Québec. Rapidement, des entreprises privées, bénéficiant au départ du soutien de l'État telles que SNC-Lavalin, Bombardier, Desmarais, ont commencé à faire connaître la compétence des Québécois aux quatre coins du monde.

Du coup, les professionnels anglophones, y compris les Juifs, ne trouvaient pas leur place dans ce Québec industriel nouveau. Les grandes entreprises canadiennes qui, elles aussi, se répandaient dans le monde, déménageaient leurs quartiers généraux de Montréal à Toronto ou ailleurs. S'il y a eu exode de Juifs, c'est en partie en raison de cette transformation sociale et économique du Québec. En effet, le gouvernement québécois n'engageait que parcimonieusement les jeunes anglophones ou enfants d'allophones que les universités déversaient sur le

marché du travail. Les perspectives d'avenir paraissaient, à ceux-ci, restreintes. Événement inimaginable il y a deux générations, alors que les Juifs avaient des difficultés à se faire admettre à McGill, les deux universités anglophones ont aujourd'hui des recteurs juifs. En même temps, les grandes entreprises familiales juives, les Steinberg, les Pascal, disparaissaient les unes après les autres, rachetées, parfois avec le soutien de l'État, par des intérêts canadiens-français alors que d'autres telle Seagram (propriété des Bronfman) choisissaient l'alliance avec la France pour faire leur entrée dans la ronde de la mondialisation.

L'arrivée au cours des années soixante de près de trente mille Juifs marocains à Montréal a donné un nouveau visage à la communauté juive de cette ville. De langue française, ils s'ajoutaient aux autres Juifs devenus entre-temps aux deux tiers bilingues. Le yiddish n'étant pratiquement plus utilisé comme langue quotidienne, le judaïsme montréalais a pris de plus en plus un visage francophone.

La pratique religieuse n'attire plus que trente pour cent des Canadiens français. Les enfants juifs de Montréal sont parmi les plus nombreux en Amérique du Nord à fréquenter les écoles juives qui reçoivent d'ailleurs une aide de l'État. Cependant, les Juifs voient leur nombre décroître (alors que la communauté juive de Toronto a vu son nombre augmenter considérablement) en raison des départs mais aussi à cause de l'assimilation.

De leur côté, les Canadiens français passent du groupe à la plus haute natalité à celui de l'une des plus basses au monde. Nous nous trouvons par conséquent en face de deux groupes qui vivent l'angoisse non pas d'une totale disparition mais d'une minorisation de plus en plus accentuée et d'une neutralisation de leur origine. Dans leur acharnement à survivre, à ne pas interrompre leur destinée, que cherchent à conserver, à sauvegarder, ces deux groupes ?

Les Juifs se sont appliqués depuis des millénaires à conserver une culture, une religion, qui sont des dimensions d'un rapport avec le monde, au réel. Ils ont suivi un mouvement double : s'adapter aux règles d'une majorité différente et ne pas s'y fondre et disparaître. Très souvent les majorités au sein desquelles ils se trouvaient étaient oppressives, n'admettaient pas l'existence d'une minorité qui tentait de préserver sa spécificité et qui ne reconnaissait pas l'hégémonie totale de la majorité. L'hostilité de telles majorités pouvait aller de l'oppression à une obligation forcée à la conversion, à l'abandon du particularisme. De gré ou de force, nombre de Juifs ont accepté de se fondre dans la masse alors que d'autres furent persécutés et, de l'Inquisition jusqu'à la Shoah, ils

furent annihilés, mis à mort. Ceux qui survivaient semblaient obéir à un mystérieux destin, forçant les événements, prouvant par leur persistante présence que l'histoire n'obéit pas à des lois déterminées d'avance et, par conséquent, irrésistibles.

Les structures dont s'étaient dotés les Juifs de Montréal leur ont permis de préserver leur culture. Il est vrai que, paradoxalement et en dépit des apparences, le terrain leur était favorable. Deux principales communautés, les catholiques et les protestants, les uns adoptant le français comme langue et les autres l'anglais, se disputaient le droit de prééminence et de légitimation dans les faits sinon par les lois de leur statut de majorité. Elles s'étaient chacune dotées d'un réseau scolaire, d'hôpitaux, de diverses institutions sociales et culturelles avant de posséder l'une et l'autre des banques et des entreprises commerciales et industrielles. L'une et l'autre n'ouvraient qu'avec réticence et, comme à reculons, leurs portes aux Juifs. Ceux-ci n'avaient d'autre choix, pour survivre, que de mettre sur pied leurs propres institutions et organismes.

Cela fait un peu plus d'une génération que les murs ont commencé à se fissurer. Même si les uns et les autres persistent à élire domicile dans des quartiers distincts, l'économie, la technologie et les médias les ont rattrapés. Les édifices communautaires exclusifs se sont mis à craquer. Il importait non pas de les abattre mais d'en ouvrir les portes aux autres, à l'ensemble de la population. Ainsi les hôpitaux Notre-Dame, Royal Victoria et l'Hôpital juif, désormais subventionnés par l'État, accueillent des patients sans tenir compte de leur religion, de leur langue ou de la couleur de leur peau. Le centre Saidye Bronfman, fondé et administré par des Juifs, s'adresse à l'ensemble de la population et les Universités de Montréal et McGill ont perdu leur caractère religieux et ecclésiastique.

Dans le contexte d'une économie mondialisée, les Bronfman, Molson et Desmarais opèrent comme des entreprises sans attaches ou loyautés religieuses ou linguistiques. Leurs actionnaires peuvent, individuellement, agir en faveur de leur culture d'origine, faire des dons (imputés partiellement aux impôts) à des organismes communautaires ou religieux de leur choix, mais désormais les cultures ne peuvent plus survivre en ne comptant que sur les dons et la charité. Elles vivent désormais grâce à une volonté collective dont l'État est l'émanation.

Ce n'est plus la langue qui est gardienne de la foi car l'avenir d'une langue n'est plus lié à une seule communauté fut-elle la plus importante.

Aujourd'hui le dilemme se pose aux deux groupes, Juifs et Québécois français. Quelles que soient la spécificité et le patrimoine d'une culture,



celle-ci ne peut vivre que dans le mouvement qui est préservation et quête d'expansion. Dès qu'elle s'ouvre au monde extérieur, toute culture risque de perdre, du moins en partie, sa spécificité et son particularisme tout en étant appelée non à se fondre dans un ensemble anonyme mais à se transformer en ingrédient, en composante, en dimension d'un mouvement qui est celui d'une perpétuelle création.

Les institutions créées par des ancêtres correspondent difficilement aux nécessités et aux besoins d'une culture en mouvement. De sorte que les individus font face politiquement et socialement à une redéfinition de leur identité. Des Juifs ont pu penser qu'Israël a, une fois pour toutes, réglé la question de leur identité. Il fallait certes un État pour accueillir, dans la dignité et la liberté, les survivants des persécutions et aussi tous les hommes et les femmes qui cherchent à redonner un sens à un passé séculaire. Au-delà des péripéties politiques et des luttes sanglantes avec ses voisins, Israël a exacerbé chez certains Juifs la définition de leur identité. Afin de poursuivre le chemin, faudrait-il chercher dans le passé des règles et des lois rigides, ériger des murs protecteurs pour se prémunir contre les assauts du monde ou bien tenter de réinventer une culture et redéfinir des valeurs pour être au diapason d'un univers changeant et contribuer ainsi à donner un sens au monde en mouvement et le sauvegarder contre l'anonymat? On observe ailleurs, dans diverses régions du monde, que ce dilemme peut aussi conduire à une régression et à une lutte ouverte contre tout ce qui, dans la modernité, semble menacer les assises traditionnelles d'une religion ou d'une culture. Le passé apparaît alors comme un archaïsme qui se vide de l'intérieur et qui finit, tôt ou tard, par s'effondrer.

En Israël, la lutte fait rage entre les tenants d'une orthodoxie qui sont minoritaires mais plus visibles que les autres du fait qu'ils affichent ostensiblement leur particularisme et une majorité qui cherche à bâtir une société pluraliste qui, tout en puisant dans l'héritage du passé, tente de construire un avenir engagé dans le mouvement d'un perpétuel renouvellement et d'une constante création.

Désormais des Québécois, les Canadiens français, ne sont plus un groupe à part car ils occupent un territoire qui abrite d'autres groupes, d'autres religions, d'autres particularismes. Ce territoire, on l'exprime en français, langue ouverte à toutes les cultures, toutes les traditions et d'abord, bien entendu, à celles de la majorité. En conjonction avec les autres, celle-ci participe au mouvement, cherche à le guider, à l'orienter, sans jamais entamer sa libre circulation. Les Canadiens français québécois apportent à ce mouvement un passé qu'ils préservent, l'offrent aux

autres afin que tous ensemble participent au mouvement. Cette culture en mouvement, en perpétuelle naissance, lance un appel à tous les membres d'autres groupes porteurs eux aussi de passés et d'héritages afin que cette culture, tout en s'enrichissant de toutes les autres, devienne la responsabilité et le bien de tous. Ainsi les Canadiens français construiraient un Québec non pas pour revivre un passé qui n'inspirerait qu'une nostalgie mais pour le transformer en fonction d'un avenir imprévisible où chacun, individuellement, peut s'engager dans la mesure où il est lui-même consciemment porteur d'un passé. La rencontre ne se fait plus uniquement entre groupes, mais, de plus en plus, entre des personnes, des individus qui appartiennent à des groupes ou en sont originaires.

Ceux des Juifs montréalais qui vivent aujourd'hui à Toronto se retrouvent parfois dans des fêtes communautaires et rappellent une ville dans laquelle ils se reconnaissent encore. Nostalgie ? Certes, mais seulement en partie, car ils reconnaissent aussi la tentative d'une ville plurielle où, dans le mouvement de sa culture multiple et diverse, des groupes et des individus différents se retrouvent et se joignent pour échapper à l'anonymat et qui, porteur chacun de son bagage, poursuit la création d'une culture particulière qui ne pourra pas être définie tant qu'elle demeure vivante, en mouvement.